



**ENZO TRAVERSO**  
**PASSÉS SINGULIERS**

**LE « JE » DANS L'ÉCRITURE  
DE L'HISTOIRE**

**LUX**



## PASSÉS SINGULIERS



ENZO TRAVERSO

# PASSÉS SINGULIERS

Le « je » dans l'écriture de l'histoire



© Lux Éditeur, 2020  
[www.luxediteur.com](http://www.luxediteur.com)

Conception graphique de la couverture : Quentin Poilvet  
Illustration de la couverture : James Ensor

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2020  
Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-89596-333-2  
ISBN (pdf) : 978-2-89596-985-3  
ISBN (epub) : 978-2-89596-796-5

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada pour nos activités d'édition.

## INTRODUCTION

*On ne vit jamais que de soi [...], il faut savoir  
que notre pensée la plus intime, la plus nôtre,  
se rattache par mille liens à celle du monde.*

Victor SERGE, *Mémoires d'un révolutionnaire*

Cet essai est né d'un questionnement confus qui est allé en se clarifiant au cours des dernières années, déclenché par des lectures qui n'avaient pas un caractère systématique et n'étaient motivées par aucun projet ou devoir professionnel: des livres lus par curiosité, pour le plaisir, parce que des critiques m'avaient donné envie de les lire ou parce que des amis m'en avaient parlé; des livres que j'ai lus avec intérêt et souvent aimés, qui m'ont aidé à réfléchir, m'ont apporté des connaissances, m'ont touché et donné l'impression, par moments, de voir le grain du passé, c'est-à-dire de voir des êtres humains en chair et en os, au-delà des concepts qui sont mes instruments de travail. Ce sont des livres d'histoire, mais aussi des romans, des autobiographies ou des ouvrages hybrides qui mélangent différents genres littéraires, et nombre d'entre

eux ont suscité mon admiration, mais il y a toujours eu quelque chose qui me gênait. Ce n'est pas un ouvrage en particulier qui a causé cette perplexité : elle est née d'un ensemble de lectures, par une sorte d'effet d'accumulation.

Le constat est simple : l'histoire s'écrit de plus en plus souvent à la première personne, au prisme de la subjectivité d'un auteur. Si, dans la littérature, ce phénomène est ancien – que l'on pense seulement aux récits dantesques dans *La divine comédie* –, il en va autrement pour l'histoire, où il est tout à fait inédit. Cet essor envahissant du moi me rend perplexe. Il interroge mes pratiques d'historien, mais il soulève aussi d'autres questions plus profondes concernant le monde dans lequel nous vivons. L'ère du *selfie* affecterait-elle les pratiques d'écriture de l'histoire ? Avant même de prendre en considération les innovations méthodologiques qu'elle entraîne, on constate cette nouvelle place de la subjectivité dans des détails anodins, telle la tendance grandissante à mettre, en couverture de certains livres, le portrait de leur auteur. Cette décision ne tient pas forcément à l'« égotisme » des écrivains – « mon sujet favori, moi-même » –, mais plutôt à la nouvelle place qu'occupe la subjectivité dans nos cultures et, par extension, dans une sphère publique réifiée. J'ai moi-même fait, à une très modeste échelle, l'expérience de ce nouvel affichage – ou exhibition – de soi. Il y a quelques années, j'ai été fort étonné de constater, en recevant la traduction d'un de mes livres, qu'au lieu de l'habituel texte de présentation, mon visage occupait entièrement la quatrième de couverture.



Lorsque je me suis enquis des raisons d'un choix si étrange, mon éditeur m'a expliqué que c'était la maquette de la collection. Un peu plus tard, je publiai un ouvrage sur l'Europe de l'entre-deux-guerres, dont la préface incluait quelques pages consacrées à ma « postmémoire ». J'y parlais de ma ville natale – une petite ville italienne très ordinaire – et du microcosme de souvenirs, légendes et images qui ont accompagné mon adolescence et par lequel l'histoire « avec sa grande hache », une fois devenue un drame local, a été transmise à ma génération. Je voulais seulement expliquer comment j'ai pris connaissance, alors que j'étais encore adolescent, des événements décrits et analysés dans mon livre, en partant du principe que, pour un auteur, se présenter – dire d'où il parle – est une forme d'honnêteté intellectuelle. Je fus surpris – et pas toujours flatté – de constater que, dans plusieurs pays où le livre a été traduit, les comptes rendus s'attardaient sur ces notes autobiographiques tout à fait marginales. Une revue italienne bien établie me demanda la permission de publier la préface, et une grande maison d'édition me suggéra même d'écrire une histoire des années 1970 sous un angle autobiographique, faisant abstraction du fait que je n'avais que 20 ans en 1977 et que je n'ai joué aucun rôle majeur dans les événements de l'époque. Tout cela me parut anecdotique et insignifiant, voire amusant, mais je compris par la suite qu'il s'agissait simplement des signes d'une mutation de notre rapport au passé.

Au tournant du *xxi*<sup>e</sup> siècle, les autobiographies d'historiens se sont multipliées. Jeremy D. Popkin

et Jaume Aurell, les analystes attirés de ce nouveau genre littéraire, en ont recensé plusieurs centaines au cours des trente dernières années<sup>1</sup>. Tout en affirmant qu'un phénomène d'une telle ampleur mérite d'être étudié, ils ne manquent pas d'en relever le caractère quelque peu paradoxal : généralement, la vie d'un chercheur consiste à donner des cours, des séminaires, à participer à des colloques et à s'enfermer dans des archives et des bibliothèques, ce qui n'est pas exactement aussi palpitant que les aventures d'un James Bond. Néanmoins, le plaisir que des historiens ont éprouvé à raconter leur vie s'est propagé. Jusque-là, cette jouissance autoréflexive était réservée à une petite minorité de savants conscients de leur célébrité et fiers du caractère singulier de leur carrière. Ils appartenaient à une élite ; ils sortaient du lot des historiens ordinaires pour devenir des *mémorialistes*<sup>2</sup>. Edward Gibbon, Henry Adams, plus tard Benedetto Croce et Friedrich Meinecke – le dernier en date est sans doute Eric J. Hobsbawm – ont tous publié leurs souvenirs dans le but plus ou moins explicite d'inscrire leur vie dans l'histoire<sup>3</sup>. Cela s'applique

---

1. Jeremy D. Popkin, *History, Historians, and Autobiography*, Chicago, University of Chicago Press, 2005 ; Jaume Aurell, *Theoretical Perspectives on Historians' Autobiographies: From Documentation to Intervention*, Londres, Routledge, 2016.

2. Pierre Nora, « Histoire et roman : où passent les frontières ? », *Le Débat*, n° 165, 2011, p. 9.

3. Edward Gibbon, *Memoirs of My Life*, New York, Funk & Wagnalls, 1966 [1796] ; Henry Adams, *The Education of Henry Adams: An Autobiography*, Boston, Houghton Mifflin, 1971 [1918] ; Benedetto Croce, *Contributo alla critica di me stesso*, Milan, Adelphi, coll. « Piccola Biblioteca », 1989 [1918] ; Friedrich Meinecke, *Erlebtes*

aussi aux autobiographies atypiques, écrites sans la moindre intention d'ériger leurs auteurs en modèles, mais parce que ces derniers étaient conscients d'être devenus, par leur œuvre, l'incarnation d'une conscience collective. C'est le cas des fragments autobiographiques d'Eduardo Galeano<sup>4</sup>, écrivain et essayiste devenu historien par effraction, auquel on doit l'un des plus grands ouvrages sur la conquête du Nouveau Monde, *Les veines ouvertes de l'Amérique latine* (1971). Ou encore de l'autobiographie de Howard Zinn, écrite une quinzaine d'années après l'immense succès de son *Histoire populaire des États-Unis* (1980). Il y raconte sa participation à la Seconde Guerre mondiale, son premier poste de professeur d'université à Atlanta, à l'époque de la lutte contre la ségrégation raciale, puis son engagement contre la guerre du Vietnam, mais plus que les souvenirs d'un historien, il nous livre ceux d'un militant<sup>5</sup>.

Les mémoires, comme l'a montré Jean-Louis Jeannelle, naissent de la « dialectique entre un destin individuel et le destin d'une collectivité<sup>6</sup> ». Ceux

---

1862-1901, Stuttgart, K.F. Koehler, 1964 [1941] et *Strassburg, Freiburg, Berlin, 1901-1919: Erinnerungen*, Stuttgart, K.F. Koehler, 1949, puis inclus dans Eberhard Kessel (dir.), *Werke, Bd. 8: Autobiographische Schriften*, Stuttgart, Koehler, 1969; Eric Hobsbawm, *Franc-tireur. Autobiographie*, Paris, Ramsay, 2005.

4. Eduardo Galeano, *Le chasseur d'histoires*, Montréal, Lux, coll. « Orphée », 2017.

5. Howard Zinn, *L'impossible neutralité. Autobiographie d'un historien et militant*, Marseille, Agone, coll. « Mémoires sociales », 2013.

6. Jean-Louis Jeannelle, *Écrire ses mémoires au xx<sup>e</sup> siècle. Déclin et renouveau*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 2008, p. 375.

des hommes d'État dénotent presque toujours un désir de monumentalisation de leur vie; chez les historiens, ils expriment au moins la conscience d'avoir une place dans la culture d'un pays ou d'une époque. De nos jours, cependant, cette pratique s'est étendue à des chercheurs tout à fait inconnus hors de leur discipline qui écrivent des autobiographies plutôt que des mémoires. Leur but, dans la plupart des cas, n'est pas de s'ériger un monument, mais de creuser en eux-mêmes, afin de mieux comprendre leur propre trajectoire intellectuelle ou, plus simplement, de raconter leur vie.

Cette multiplication du nombre d'autobiographies historiennes est sans doute en partie le reflet d'une tendance plus vaste: la démocratisation des pratiques de l'écriture et, notamment, de l'écriture de soi. La fin du monopole de l'écrit par une élite intellectuelle – le XIX<sup>e</sup> siècle a été l'âge de la lutte contre l'illettrisme et le XX<sup>e</sup>, celui de la diffusion de la lecture; nous sommes entrés dans celui de l'appropriation de l'écriture par ceux qui en avaient été exclus jusque-là – a conduit des femmes et des hommes ordinaires à raconter leur vie. La naissance de l'«histoire d'en bas» est indissociable de l'«autobiographie d'en bas», un genre étendu mais marginal, qui s'est constitué et propagé dans l'ombre, en dehors des circuits consacrés de la presse et de l'édition. Et les premiers à avoir compris la richesse extraordinaire de ce vaste paysage textuel sont bel et bien des historiens. En Italie, ils ont été nombreux à transcrire les témoignages de personnes qui n'avaient pas accès à l'écriture.

Danilo Montaldi a été l'un des premiers chercheurs à étudier la culture des classes subalternes en essayant d'en reproduire la voix, dans une forme littéraire respectueuse de leur langue, hybride et pétrie de dialectes. Dans ses *Autobiografie della leggera* (1961), il donna à lire la parole des vagabonds, des petits malfrats et des prostituées des villes de la plaine du Pô, brossant ainsi le portrait saisissant d'un monde englouti<sup>7</sup>. Dans le sillage de Jean Norton Cru, Antonio Gibelli a reconstitué l'histoire de la Grande Guerre à travers la voix de ceux qui l'ont vécue au ras du sol, dans les tranchées<sup>8</sup>. Plus récemment, les historiens ont étudié la très vaste production autobiographique au sein du monde des militants communistes, où cette pratique servait d'abord à sélectionner les cadres du parti, mais révèle, en rétrospective, les parcours de vie des militants de base<sup>9</sup>. Mauro Boarelli s'est penché sur les autobiographies de 1 200 activistes communistes de Bologne, écrites entre 1945 et 1956<sup>10</sup>.

---

7. Danilo Montaldi, *Autobiografie della leggera. Vagabondi, ex carcerati, ladri, prostitute raccontano la loro vita*, Milan, Bompiani, coll. « Tascabili Varia », 2018 [1961].

8. Jean Norton Cru, *Du témoignage*, Paris, Allia, 1989 [1930]; Antonio Gibelli, *L'officina della guerra. La Grande Guerra e le trasformazioni del mondo mentale*, Turin, Bollati-Boringhieri, 2007; et aussi, du même auteur, *La Grande Guerra degli Italiani. 1915-1918*, Milan, Rizzoli, 2014.

9. Voir Claude Pénnetier et Bernard Pudal, « Écrire son autobiographie (Les autobiographies communistes d'institution, 1931-1939) », *Genèses*, n° 23, 1996, p. 57-75, et aussi les essais réunis par les mêmes auteurs dans *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, Paris, Belin, coll. « Socio-histoires », 2002.

10. Mauro Boarelli, *La fabbrica del passato. Autobiografie di militanti comunisti (1945-1956)*, Milan, Feltrinelli, coll. « Campi del sapere », 2007.

Elles décrivent un paysage assez différent de celui que font voir les histoires traditionnelles du communisme, focalisées sur les groupes dirigeants, les stratégies et les actions de masse. Or les mémoires de militants racontent des vies et décrivent le rapport complexe qu'entretenaient les classes populaires avec la culture « haute » et l'importance de l'écriture et de la parole dans la définition des hiérarchies internes au parti. Pour étudier la démocratisation de l'écriture, les historiens ont dû en faire un domaine de recherche. Bien que découlant d'un même processus de démocratisation de l'écriture de soi, les autobiographies historiennes et celles des gens qui n'avaient pas eu, jusque-là, accès à l'écriture ne sont donc pas superposables. Mais il y a sans doute une relation entre les deux, car c'est seulement après avoir étudié les autobiographies des gens communs que des historiens « ordinaires » ont commencé à raconter leur propre vie.

Au cours des dernières années, un autre seuil a été franchi : nous sommes passés des autobiographies historiennes à une nouvelle forme subjectiviste d'écriture de l'histoire. Aujourd'hui, un nombre croissant d'ouvrages qui ne sont pas des autobiographies ont une dimension homodidéologique importante, comme si l'histoire ne pouvait être écrite sans exposer l'intériorité non seulement de ceux qui la font, mais aussi, et surtout, de ceux qui l'écrivent. Ni histoire au sens conventionnel du terme ni autobiographie, ce nouveau genre hybride a obtenu un succès considérable. Il transgresse les traditions et dépasse les canons littéraires en met-

tant en question certaines prémisses fondamentales et généralement acceptées de la discipline historique. C'est cette nouvelle place assignée à la subjectivité dans l'écriture de l'histoire et dans l'autoconscience des historiens que je m'attacherai à étudier dans les pages qui suivent. Je tiens à préciser que mon intention n'est pas d'ajouter une nouvelle pierre à l'édifice déjà ancien de la littérature anti-autobiographique, dont les origines remontent au moins à Pascal et à sa fameuse phrase « Le moi est haïssable » (*Pensées*, 455), qui, bien plus qu'une simple boutade, dénotait un réel inconfort. Dans les fragments autobiographiques qui ont servi à composer *Enfance berlinoise vers 1900* (1932), Walter Benjamin reconnaissait s'être toujours tenu, en tant que critique, à « une seule petite règle », simple, mais scrupuleusement observée : « Ne jamais utiliser le mot “je” sauf dans les lettres. » Lorsqu'on lui proposa d'écrire des billets sur Berlin à la première personne, il dut surmonter une réticence spontanée : « [I]l apparut tout à coup que ce sujet qui avait été habitué à rester des années durant à l'arrière-plan ne se laissait pas si facilement convier près de la rampe<sup>11</sup>. »

L'autobiographie n'est pas un genre mineur, n'en déplaise à Albert Thibaudet qui, dans son essai sur Flaubert, la décrivait comme « le plus faux » des autodévoilements, car elle se présente, au premier abord, comme « le plus sincère » d'entre

---

11. « Chronique berlinoise » [1932] dans Walter Benjamin, *Écrits autobiographiques*, Paris, Christian Bourgois, coll. « Titres », 1990, p. 261.

eux<sup>12</sup>. Ni une ruse d'écrivain visant, comme le suggérait Paul Valéry, à attiser la curiosité en se « déboutonnant » pour donner l'impression de livrer son intimité<sup>13</sup>. Un peu plus tôt, dans la France fin de siècle, la charge anti-autobiographique de Ferdinand Brunetière était bien plus violente. Bien que farouchement conservatrice, son attaque pourrait avoir été écrite aujourd'hui : « Quelles sont les causes de ce développement maladif et monstrueux du *Moi*? » se demandait-il en déplorant que ce moi haïssable ait désormais conquis « le droit de s'étaler dans sa gloire et de se carrer dans son insolence ». Et il poursuivait, impitoyable :

Quand nous ouvrirons un livre, sera-ce pour y apprendre, comme si nous étions, nous, des enfants trouvés, que l'auteur a eu un père, des frères, une famille ; ou l'âge auquel il fit ses dents, combien de temps dura sa coqueluche, les maîtres qu'il eut au collège, et comment il passa son baccalauréat ? Convierons-nous nos romanciers, comme on faisait naguère avec nos peintres, à se mirer eux-mêmes dans leurs œuvres, ou à s'y dépeindre avec exactitude, pour l'instruction de la postérité ? Et est-ce une tendance enfin que l'on doit encourager chez eux, que cette complaisance infinie pour leur notable personne, – sans faire attention qu'elle n'est qu'une

---

12. Albert Thibaudet, *Gustave Flaubert*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1982 [1922], p. 87.

13. Paul Valéry, « Stendhal » [1927], cité par Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone, *L'autobiographie*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 12.



forme aussi du plus impertinent dédain pour tout ce qui n'est pas eux<sup>14</sup>?

Même s'il pourrait être adressé à nombre d'auteurs contemporains, ce sévère réquisitoire aboutit à des conclusions assez pauvres. Selon Brunetière, cette « tendance de nos auteurs à se mettre eux-mêmes en scène » ne serait que l'expression de leur « fatuité » et de leur « insignifiance », de leur acharnement à écrire « enfermés et comme emprisonnés dans le cercle étroit de leur égotisme<sup>15</sup> ». C'est un regard myope. Les résultats, tant littéraires qu'historiographiques, de cette écriture certes centrée sur – mais pas forcément enfermée dans – le moi de l'auteur, sont parfois remarquables. Tantôt déplorable tantôt admirable, cette émergence du moi demande surtout à être expliquée par un travail d'analyse et d'interprétation critique.

« Narcisse romancier » n'est plus seul<sup>16</sup>. Cette figure littéraire dont l'existence est attestée et étudiée depuis un bon moment déjà a désormais à ses côtés un « Narcisse historien », beaucoup plus jeune, mais

---

14. Ferdinand Brunetière, « La littérature personnelle » [1889], dans Charles-Olivier Stiker-Métral (dir.), *L'autobiographie*, Paris, Flammarion, coll. « GF Corpus », 2014, p. 223.

15. *Ibid.*, p. 226.

16. Voir Jean Rousset, *Narcisse romancier. Essai sur la première personne dans le roman*, Paris, José Corti, 1986 [1973]; et Linda Hutcheon, *Narcissistic Narrative: The Metafictional Paradox*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 2013 [1980]. Tandis que Rousset se focalise essentiellement sur la littérature baroque, Hutcheon s'attache à élaborer une typologie des littératures française et italienne contemporaines à la lumière du concept de narcissisme.

non moins ambitieux et créateur<sup>17</sup>. Leur ancêtre apparaît dans le troisième livre des *Métamorphoses* d'Ovide, enchanté par sa propre image reflétée dans l'eau cristalline d'une fontaine. « Charmé de lui-même », écrit Ovide, au point de devenir « à la fois l'amant et l'objet aimé », l'être désirant et l'objet de son désir, il essaie de s'approprier son image, mais cet effort illusoire le conduit à sa perte, car il est finalement englouti par les eaux (III, 407). Freud et bon nombre de psychanalystes dans son sillage ont vu en Narcisse une figure névrotique, celle du sujet qui, incapable d'orienter vers l'extérieur ses énergies libidinales, les interiorise dans une sorte de fuite hors de la réalité en s'isolant et s'enfermant en soi-même<sup>18</sup>. Il a certes décrit une névrose qui affecte, à n'en pas douter, nombre d'écrivains et d'historiens, mais il a simplifié aussi la complexité du personnage mythique. Bien avant le père de la psychanalyse, Herman Melville avait déjà donné à Narcisse les traits de l'universel. Dans ce malheureux héros, qui, « ne pouvant faire sienne l'image tourmentante et douce que lui renvoyait la

---

17. Jusqu'à présent, une seule étude a été consacrée, à ma connaissance, au narcissisme historien, considéré cependant comme expression historiographique d'une identité collective, en prenant en considération le cas des historiens néoconservateurs allemands à l'époque de la « querelle des historiens » (*Historikertreit*) et celui des historiens « révisionnistes » israéliens, qui ont remis en cause le récit officiel de la guerre arabo-israélienne de 1948. Voir José Brunner, « Pride and Memory: Nationalism, Narcissism, and the Historians », *History & Memory*, vol. 9, n<sup>os</sup> 1-2, automne 1997, p. 256-300.

18. Sigmund Freud, *Pour introduire le narcissisme*, Paris, Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 2012 [1914].

fontaine, s'y précipita dans la mort», l'auteur de *Moby Dick* (1851) croyait avoir trouvé la source même de l'histoire: « Cette même image nous la percevons nous-mêmes sur tous les fleuves et tous les océans. C'est le spectre insaisissable de la vie, la clef de tout<sup>19</sup>. »

L'historien subjectiviste, Narcisse historien, ressemble davantage au Narcisse de Melville qu'à celui de Freud. Au lieu de fuir le monde, il veut l'explorer sans perdre de vue son propre reflet, que la vie et l'histoire lui renvoient en permanence. Et voilà qui nous mène, par analogie avec Max Weber, à la notion de « narcissisme dans le monde ». Dans son œuvre la plus célèbre, le sociologue allemand saisit l'un des traits de l'esprit du capitalisme dans l'« ascèse intramondaine » (*innerweltlichen Askese*) que le protestantisme – Calvin en particulier – a opposée à l'ascétisme mystique, et qui consiste à rechercher le salut à travers une action vertueuse et rationnelle dans la société plutôt que par une fuite hors du monde<sup>20</sup>. Le narcissisme historien surgit du désir de comprendre le passé. Il ne se réduit donc pas à une posture purement réflexive d'autocontemplation et d'auto-admiration dont le ressort ultime résiderait, selon la définition freudienne, dans « la libido retirée au monde extérieur

---

19. Herman Melville, *Moby Dick*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1996 [1941], p. 34.

20. Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, coll. « Recherches en Sciences humaines », 1964 [1905], p. 21. Voir à ce sujet Christopher Adair-Totoff, « Max Weber's Notion of Asceticism », *Journal of Classical Sociology*, vol. 10, n° 2, mai 2010, p. 109-122.

et apportée au moi ». Narcisse historien projette ses énergies vers l'extérieur, car sa quête identitaire ne peut s'achever qu'au terme d'un long travail d'investigation du passé, un travail raconté à la première personne qui lui permet, après avoir interrogé la vie des autres, de comprendre enfin qui il est et d'où il vient.

À vrai dire, Narcisse romancier et Narcisse historien ne se juxtaposent pas, ils tendent à se rejoindre, voire à fusionner dans une figure hybride, car, nous le verrons en conclusion de cet essai, les historiens subjectivistes ne cachent pas leurs ambitions littéraires, tandis que nombre de romanciers ont commencé à écrire comme des historiens, en explorant le monde et en produisant des ouvrages de « non-fiction littéraire ». À l'instar du narcissisme littéraire, le narcissisme historien sollicite la critique, tout en reconnaissant que ses résultats ne sont pas négligeables, parfois même plus remarquables que ceux de l'histoire impersonnelle.

## *Du même auteur*

- Les marxistes et la question juive. Histoire d'un débat*  
(La Brèche, 1990 ; nouvelle édition augmentée Kimé, 1997)
- Les Juifs et l'Allemagne. De la « symbiose judéo-allemande » à la mémoire d'Auschwitz* (La Découverte, 1992)
- Siegfried Kracauer. Itinéraire d'un intellectuel nomade*  
(La Découverte, 1994 ; nouvelle édition 2006)
- L'histoire déchirée. Essai sur Auschwitz et les intellectuels*  
(Éditions du Cerf, 1997)
- Le totalitarisme. Le xx<sup>e</sup> siècle en débat* (Seuil, 2001)
- La violence nazie. Une généalogie européenne* (La Fabrique, 2002)
- La pensée dispersée. Figures de l'exil judéo-allemand* (Lignes/ Léo Scheer, 2004 ; nouvelle édition augmentée Lignes, 2019)
- Le passé, modes d'emploi. Histoire, mémoire, politique*  
(La Fabrique, 2005)
- À feu et à sang. La guerre civile européenne 1914-1945* (Stock, 2007 ; nouvelle édition Hachette 2009)
- L'histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du xx<sup>e</sup> siècle* (La Découverte, 2011 ; nouvelle édition 2013)
- La fin de la modernité juive. Histoire d'un tournant conservateur* (La Découverte, 2013 ; nouvelle édition 2014)
- Mélancolie de gauche. La force d'une tradition cachée*  
(La Découverte, 2016 ; nouvelle édition 2017)



CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN MAI 2020  
SUR LES PRESSES DES ATELIERS DE L'IMPRIMERIE  
CPI FIRMIN-DIDOT POUR LE COMPTE DE LUX,  
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN D'OR DE  
LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

L'infographie est de Claude BERGERON

La révision est de Hélène FRÉDÉRICK

Lux Éditeur  
C.P. 60191  
Montréal, Qc H2J 4E1

Diffusion et distribution  
En Europe: Harmonia Mundi  
Au Canada: Flammarion

Imprimé en France

# ENZO TRAVERSO

## PASSÉS SINGULIERS

L'histoire s'écrit de plus en plus à la première personne. Les historiens ne se contentent plus de reconstituer et interpréter le passé ; ils ressentent désormais le besoin de se raconter eux-mêmes. Un nouveau genre hybride a pris forme, exemplifié notamment par les ouvrages d'auteurs comme Ivan Jablonka ou Philippe Artières, qui font le récit de leurs enquêtes et décrivent leurs émotions dans un style très littéraire. Inversement, dans le sillage de Patrick Modiano et W.G. Sebald, certains écrivains tels Javier Cercas, Éric Vuillard ou Laurent Binet font bouger la frontière entre vérité romanesque et vérité historique, en créant des « romans non fictionnels ».

Cet essor du moi soulève des questions épistémologiques et d'autres, plus profondes, concernant le monde dans lequel nous vivons, sa nouvelle raison néolibérale et l'individualisme qui la caractérise. Dans cet essai, Enzo Traverso interroge ce tournant subjectiviste dont il souligne les potentialités créatives, les ambiguïtés politiques et les limites intrinsèques.

Enzo Traverso est né en Italie en 1957. Après avoir vécu et enseigné en France, il est actuellement professeur de sciences humaines à l'université Cornell (Ithaca, New York). Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, traduits en une douzaine de langues, parmi lesquels *À feu et à sang. De la guerre civile européenne 1914-1945* (2007), *L'histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences au xx<sup>e</sup> siècle* (2010) et *Mélancolie de gauche. La force d'une tradition cachée, xix<sup>e</sup> - xx<sup>e</sup> siècle* (2016).